

LES DIZILLADES

STUPEUR ET CONFETTIS

Élodie COTIN

Lou MARY

Sébastien WEBER



2024

DA4P



contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

LES DIZILLADES

Sommaire

À TABLE

ACTE I

Scène 1 : Les cercueils de zinc	9
Scène 2 : Une certaine idée du bonheur	14

ÉLÉONORE S’EN VA-T-EN GUERRE

ACTE I

Scène 1	21
Scène 2	22
Scène 3	25
Scène 4	27
Scène 5	28
Scène 6	30
Scène 7	31
Scène 8	34
Scène 9	35

À TABLE

PERSONNAGES

Les cercueils de zinc

VALENTINE	Charline Voinet
VÉRONIQUE	Élodie Léau

Une certaine idée du bonheur

BONLARD, patron de la briqueterie	Raphaël Dubois
LUCINDA, ouvrière à la briqueterie	Lou Mary

SCÈNE 1

Les cercueils de zinc

1995. Valentine entre et prend place à une table.

VALENTINE, aux personnes assises à la table. – Salut. Comment ça va? Il y a du monde, hein? C'est bien. Vous n'avez pas vu Véronique? Elle m'a dit : « Je prends ma douche, j'arrive », mais je ne la vois nulle-part. Bon, je vais boire un coup, ça va la faire venir. (*Elle boit.*) Ah! Tenez, la voilà! Qu'est-ce que je disais? (*Entre Véronique. Valentine se lève pour l'embrasser.*) Eh bien, tu parles d'une douche! Un vrai baptême, oui. (*Elle l'embrasse et recule, suffoquée par le parfum.*) Oh la!

VÉRONIQUE, inquiète, respirant les odeurs qui émanent d'elle-même. – Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? Ça sent? Ça sent encore?

VALENTINE. – Ça sent? Un peu, que ça sent!

VÉRONIQUE. – Mais ça sent le parfum?

VALENTINE. – Ah, oui, ça, genre tu es subventionnée par Chanel ou tu as braqué une parfumerie. C'est pff!

VÉRONIQUE, soulagée. – Ah...

VALENTINE. – Et puis le savon.

VÉRONIQUE. – Ouf!

VALENTINE. – Et puis le shampoing.

VÉRONIQUE. – Tout y est passé.

VALENTINE. – Et puis le déodorant.

VÉRONIQUE. – J'ai tout vidé. Tout. Tout, tout...

VALENTINE. – Mais dis donc, tu as l'air toute retournée. Allez, viens, viens. Tu vas vider un verre.

VÉRONIQUE, buvant son verre d'un trait et montrant son nez. – C'est là, je crois.

VALENTINE. – Là, quoi ?

VÉRONIQUE. – Ça s'est collé là.

VALENTINE. – Mais quoi ?

VÉRONIQUE. – Tu crois que ça existe, les brosses à dents à narines ?

VALENTINE. – Hein ? Euh, non. Je ne crois pas, non, mais...

VÉRONIQUE. – Si ça existait, je m'astiquerais les sinus au dentifrice. (*Elle inspire plusieurs fois et détecte une odeur délétère dans ses narines.*) Ah !

Véronique se ressert un verre qu'elle vide d'un trait.

VALENTINE. – Bon, écoute, là, Véro, il faut que tu m'expliques, parce que, franchement...

VÉRONIQUE. – Toute la journée, tous les jours depuis une semaine.

VALENTINE. – Mais quoi ?

VÉRONIQUE, aux spectateurs. – Excusez-nous, ce n'est pas le moment de parler de ça, je sais bien, vous êtes à table, mais là, là, moi, je craque. (*Elle inspire et sent l'odeur.*) Ah !

VALENTINE. – Véronique. Raconte.

VÉRONIQUE. – La terre. Le cimetière. Les tombes. Les cercueils. Depuis une semaine, toute la journée. (*Montrant son nez puis toute sa tête.*) Ça s'est collé là.

VALENTINE. – La terre, le cimetière, les tombes, les cercueils, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Valentine ressert un verre à Véronique.

VÉRONIQUE. – Il n'y avait plus de place au cimetière avec les nouveaux lotissements. Quatre cents nouveaux habitants en dix ans, à un moment donné, ça fait des morts aussi.

VALENTINE. – Oui, évidemment, c'est... C'est mécanique.

VÉRONIQUE. – Alors, à la mairie, on a décidé qu'il fallait en faire, de la place. On a fait le tour du cimetière, on a recensé toutes les tombes en état d'abandon, et il y en a beaucoup, notamment du XIX^e siècle. Et puis on a lancé la procédure. C'est très long, ça demande trois ans. En même temps, c'est passionnant, comme on s'occupe des morts, comme ils continuent d'avoir une vie administrative. Et puis on retrace des vies entières... Enfin, bref, au bout de trois ans, entre le moment où tu déclares l'abandon en préfecture et celui où la préfecture te donne l'autorisation d'exhumer...

VALENTINE. – D'exhumer ?

VÉRONIQUE. – Eh bien oui. C'est ça, faire de la place dans un cimetière. C'est ça. C'est très concret.

VALENTINE. – Mais... Mais ce n'est quand même pas toi qui... ?

VÉRONIQUE. – Non. Non, non, Dieu merci, non, ce sont les pompes funèbres. Mais il faut être là, la mairie doit être présente. Pour s'assurer que tout est fait de façon conforme.

VALENTINE. – Et c'est toi qui... ?

VÉRONIQUE. – Eh oui.

VALENTINE. – Et donc ?

VÉRONIQUE. – Et donc, on creuse la terre... On sort les cercueils... On ouvre les cercueils... Et puis, bien...

VALENTINE. – Ouh...

VÉRONIQUE. – Oui. Et puis après, les... Les restes, quoi, les ossements, sont déposés dans une petite boîte, grande comme ça à peu près (*30 centimètres de côté environ*), avec le nom du défunt dessus, et puis la boîte est mise dans un carré spécial au fond du cimetière. (*Valentine déglutit.*) Oui. Mais alors, la terre qui s'ouvre, les cercueils qui remontent et l'ouverture... L'odeur. L'odeur, cette odeur-là...

VALENTINE. – Ah, ma pauvre !

VÉRONIQUE. – Mais le pire...

VALENTINE. – Tu es sûre que tu veux... ?

VÉRONIQUE, *aux spectateurs.* – Je suis désolée, il faut que ça sorte.
(À Valentine.) Le pire, ce sont les cercueils de zinc.

VALENTINE. – De zinc ?

VÉRONIQUE. – Oui. Il y a dû y avoir une épidémie, je crois, après la première mondiale, la grippe espagnole, ou peut-être avant, je ne sais pas, le choléra, quelque chose comme ça. Enfin bref. Les gens qui meurent d'une maladie contagieuse, on les ensevelit dans des cercueils capitonnés au zinc pour éviter que l'infection puisse continuer de se propager. C'est complètement hermétique. Si bien que quant tu les ouvres... Les corps sont intacts.

VALENTINE, *dououreusement.* – Hmm !

VÉRONIQUE. – Et à peine tu les touches, ils tombent en poussière.

VALENTINE, *idem.* – Hmm !

VÉRONIQUE. – Alors voilà. (*Véronique vide un autre verre d'un trait. Valentine l'imita illiko.*) Merci de m'avoir écoutée. Ça fait du bien. Je n'en pouvais plus. (*Aux spectateurs.*) Je suis navrée, j'espère que je vous ai pas gâché la soirée, je... (*Valentine se lève et commence de partir. À Valentine.*) Mais... Mais tu vas où ?

VALENTINE. – Prendre une douche. Braquer une parfumerie. Épouser Coco Chanel. Me brosser les narines.

VÉRONIQUE, *se levant à son tour et suivant Valentine.* – Non, mais Valentine, attends ! Attends-moi !

Elles sortent.

SCÈNE 2

Une certaine idée du bonheur

1935. Bonlard, patron et propriétaire de la briqueterie, prend place à la table où se tiennent les membres du conseil d'administration de son entreprise, et demeurent debout, un papier à la main, pour prononcer son discours.

BONLARD. – Chers membres du conseil d'administration, chers amis, permettez-moi de lever mon verre... (*Dont acte.*) Permettez-moi de lever mon verre et de trinquer aux excellents résultats annuels de la briqueterie Bonlard. (*Il boit.*) En cette année 1935, nos prévisions les plus optimistes ont été non seulement atteintes, mais dépassées. Dépassées, oui ! Et ce, dans un contexte de crise internationale dont la gravité ne vous aura pas échappé. Voyons... Voyons... (*Il lit.*) La production a été multipliée par trois. Trois, messieurs ! Nos ventes nationales atteignent désormais le chiffre record de 350 000 unités au trimestre. Quant à celles de l'internationale, elles ont pour ainsi dire doublé. La brique Bonlard, messieurs, fait maintenant partie intégrante des patrimoines architecturaux de la Belgique, des Pays-Bas et de l'Allemagne. Mais ce dont nous devons être le plus fiers, ce dont nos cœurs d'entrepreneurs doivent se réjouir avant tout, c'est de notre politique d'embauche intensive. Oui ! Grâce à notre audacieuse stratégie de développement, de nombreuses familles qui se trouvaient aux portes de la misère ont trouvé du travail. Oui, messieurs, je vous le dis haut et fort, en produisant des briques, Bonlard crée des emplois et, en créant des emplois, Bonlard fabrique du bonheur. D'où que je soumettrai tantôt à votre vote cette idée d'un slogan qui m'est venue : « La brique Bonlard ? Que

du bonheur ! » En attendant, vive la briqueterie, vive le travail, vive les profits !

Bonlard boit. Entre Lucinda, essoufflée.

LUCINDA, à Bonlard. – Ah, vous êtes là, monsieur Bonlard ! (*Aux spectateurs.*) Pardon, pardon.

BONLARD. – Mais qu'est-ce que vous faites là, vous ? Qui est-ce qui l'a laissée entrer ?

LUCINDA. – Il faut venir, il faut venir vite ! (*Aux spectateurs.*) Pardon que je dérange.

BONLARD. – Venir ? Mais venir où ? Et puis pourquoi est-ce que vous n'êtes pas à la briqueterie en train de travailler ? (*Il consulte sa montre à gousset.*) Il est 22 heures à peine. Qu'est-ce que ça veut dire ?

LUCINDA. – Il faut venir, monsieur Bonlard. Vite, vite !

BONLARD. – Mais c'est hors de question ! Je suis en plein milieu de mon conseil d'administration. Et puis d'abord, qu'est-ce qu'il se passe ? Qui est-ce qui vous a permis d'abandonner votre poste de travail ?

LUCINDA. – C'est les gens !

BONLARD. – Les gens ?

LUCINDA. – Les gens qui sont venus !

BONLARD. – Mais quels gens ?

LUCINDA. – Des gens qui sont venus à la briqueterie !

BONLARD. – Mais c'est qui, ces gens, nom de Zeus ?

LUCINDA. – Des gens avec des voitures. Ils ont frappé à la porte, très fort, très, très fort, alors nous, on a été ouvrir. « Inspection, inspection », ils ont dit, « Ministère travail ».

BONLARD. – Hein ?

LUCINDA. – Alors, ils sont entrés et nous, on dit aux enfants d'aller se cacher, comme vous nous avez expliqué. Les enfants sont cachés et les gens du ministère, ils regardent partout, partout. Ils disent : « Papiers, sécurité, contrats », tout ça, tout ça. Ils fouillent, ils fouillent partout, partout. Et puis tout à coup, il y a Manuel qui sort de sa cachette, Manuel le fils de Vasco, le tout petit qui travaille au grand fourneau, il sort de sa cachette, il pleure, il crie, il a mal, il est tout brûlé sur le bras. Mauvaise cachette, trop près du fourneau. Alors, il crie, il pleure et les gens du ministère, ils disent : « Soigner ! Soigner ! » Alors, nous, on emmène Manuel à la maison de Consuela, à côté du canal, et elle soigne Manuel, et les gens du ministère, ils demandent : « Maison à qui ? » et nous, on dit : « Maison Bonlard, maison briqueterie, bonne maison ». Ils demandent : « Loyer ? Combien ? » Et nous : « Non, non, pas loyer, salaire en moins. » Alors, on retourne à la briqueterie et là, tous les enfants sont sortis. Mauvaise cachette près du fourneau, trop chaud, beaucoup trop chaud. Alors, les gens du ministère, ils comptent les enfants, un, deux, trois, quatre, et cinq, et six, et dix, et ils demandent les âges. Alors les enfants, comme vous avez expliqué, ils disent : « J'ai seize ans, j'ai dix-huit ans », mais Belinda, la bêtête, hein, celle qui ne sait pas mentir, elle dit : « Ah non, hein, moi, j'ai onze ans, j'ai onze ans ! » Alors,

les gens du ministère, ils écrivent sur des grands cahiers et puis ils disent « Police. Chercher la police ».

BONLARD. – Ah, la po... Ah oui, la po...

LUCINDA. – Oui. Alors, moi, je dis : « J'y vais » et je viens vous chercher, monsieur Bonlard, parce que la police, vous, vous connaissez la police, et moi, les papiers, ils ne sont pas encore bons. Alors, il faut venir, monsieur Bonlard. Vous êtes un bon patron, il faut venir.

BONLARD. – Oui, oui, oui... Oui, je... Je... Eh bien, écoutez, partez en avant, et je... Je... Je vous suis.

LUCINDA. – Vite, vite, monsieur Bonlard. Merci, merci, monsieur Bonlard. (*Aux spectateurs.*) Pardon, excusez-moi, pardon, j'ai dérangé.

Lucinda sort.

BONLARD, aux spectateurs. – Ah, mes amis, mes amis, je suis vraiment navré de cet incident fâcheux. Voilà ce que c'est que d'être un capitaine d'industrie en France à notre époque ! Des tracas, des... Ah, vivement que... Enfin, bon, bref. Je vous laisse. Je cours à la police porter plainte contre ces sales gamins d'étrangers qui ont encore mis la pagaille dans notre belle briqueterie. Ah, et puis... « La brique Bonlard ? Que du bonheur ! »

Bonlard sort.

ÉLÉONORE S'EN VA-T-EN GUERRE

PERSONNAGES

MAJOR OTTO VON WEBER, directeur de l'empire allemand <i>Heidsikappfelrodrrerdeutz</i>	Jean-Baptise Carnoye
GUNTER, secrétaire de Otto Von Weber	Franck Rabilier
AIGNAN DUROND-PATAPON, ministre de l'intérieur français	Christian Termis
GONDTRAN, secrétaire dudit ministre	Franck Rabilier
CORALIE, soubrette qui n'a pas froid aux yeux	Christelle Garand
ÉLÉONORE DUROND-PATAPON, fille du ministre et libre esprit	Manon Méli

SCÈNE 1

Bureau de Otto Von Weber

OTTO VON WEBER. – Allons Gunter, asseyez-vous et écrivez.
(Il dicte.) « Cher monsieur le ministre, J'ai bien reçu le portrait de votre délicieuse fille. Elle est ravissante et m'a l'air pleine d'esprit. Je serais le plus heureux des hommes si vous consentiez à notre mariage. Votre futur gendre, Major Otto Von Weber, Ludembourg, 04 mai 1800 blablabla... » *(À Gunter.)* Quand pensez-vous ?

GUNTER. – De quoi ?

OTTO VON WEBER. – De ma lettre, enfin !

GUNTER. – Ah, eh bien... C'est-à-dire que je ne suis pas très au courant.. *(Lisant.)* « Monsieur le ministre... »

OTTO VON WEBER. – De l'intérieur. Français. Aignan Durond-Patapon, fier Champenois, amateur de champagne et d'histoire, résidant à Dizy, merveilleuse petite commune bucolique.

GUNTER. – Ah, très bien. « Votre délicieuse fille »...

OTTO VON WEBER. – Oui, Éléonore Durond-Patapon, une beauté... 14 000 livres de rente... Ça rend beau.

GUNTER. – En effet. Et « délicieuse » ?

OTTO VON WEBER. – Une licence poétique, mon cher... la France aime la poésie.

GUNTER. – (*Je serais le plus heureux des hommes si vous consentiez à notre mariage*)... Notre mariage ?

OTTO VON WEBER. – Avec sa fille, que tu es sot ! Veux-tu que j'épouse le ministre ?

GUNTER. – Il est veuf?

OTTO VON WEBER. – Ach ! Quel strudel ! J'ai rencontré monsieur Durond-Patapon, il cherche un époux pour sa fille qui, dit-il, refuse tout prétendant. Elle est riche, elle est Française, elle a des terres en Champagne, je l'épouse, qu'elle le veuille ou non. Son père est d'accord, cela suffit bien. Et s'il faut être charmant les deux semaines que dureront nos fiançailles, je sais être charmant... Et hop, les terres de la fille passeront à l'empire Heidsikappfelrodreerdeutz et tout le monde est content. Je pars dès ce soir. Oust, va faire mes valises ! À nous deux, meine kleine libchen Éléonore !

SCÈNE 2

Même bureau, on change les portraits. Nous sommes en France chez le ministre de l'intérieur, Aignan Durond-Patapon. Gontran est absolument semblable à Gunter.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Parfait, voilà qui est parfait !

GONTRAN. – Puis-je demander à monsieur ce qui est parfait ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Moi mon cher Gontran, je suis parfait.

GONTRAN. – Certainement monsieur.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – J'ai conclu le parfait mariage, avec un parfait gendre, pour ma parfaite fille. Ils se marieront dans deux semaines à la parfaite église Saint-Timothée de Dizy, sous le parfait regard de nos aïeux.

GONTRAN. – Mademoiselle est au courant ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Mademoiselle ?

GONTRAN. – Mademoiselle votre fille.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah, mademoiselle ma fille... C'est une autre histoire...

GONTRAN. – Eh bien si monsieur veut mon avis...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Allez-y, Gondran.

GONTRAN. – Le mariage de votre parfaite fille avec monsieur parfait va être...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Une parfaite catastrophe.

GONTRAN. – C'est monsieur qui le dit...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Mais que voulez vous... Elle refuse tout prétendant. Elle entend étudier, voyager, elle déteste la broderie et toute chose féminine... Et je crois que sa soubrette, cette Coralie, est une espèce de sorcière qui l'encourage dans cette voie...

GONTRAN. – Monsieur peut-il croire ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Monsieur ne croit plus en rien mon cher Gontran...Voyez-vous, nous venons de découvrir des squelettes qui remontent au néolithique ! Là ! À Dizy ! Juste dans la cave qui se situe au fond du jardin ! Et tu connais ma passion pour l'archéologie ! L'histoire, ou plutôt la préhistoire, nous tend les bras ! Je suis veuf, il est temps que je profite un peu de la vie sans avoir à m'occuper de ma fille qui, pour adorée qu'elle soit, n'en est pas moins un esprit libre et frondeur qu'il est malaisé de surveiller sans cesse. Je crains le scandale... Il me faut donc la marier au plus vite. Otto Von Weber est riche, héritier de l'une des plus grosses fortunes du négoce, l'empire Heidsikappfelrodrerdeutz. Il est beau, il est Allemand, elle n'a aucune raison de refuser sa main.

GONTRAN. – Hum...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Oui, bon, personne n'est parfait.

GONTRAN. – En effet. Quand allez-vous lui annoncer ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je...Euuuuuh....

ÉLÉONORE, *en coulisses.* – Père !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah mon dieu, la voila ! Et bien je te laisse, j'ai... Des choses à faire. Voilà la lettre, voilà le portrait, le reste est aisé à dire.

GONTRAN. – Mais, monsieur...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Que se soit fait sans attendre !

GONTRAN. – Monsieur...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Fuyons !

SCÈNE 3

Même lieu.

CORALIE. – Ben, qu'est-ce qui lui prend ?

GONTRAN. – Ah c'est toi Coralie... Je pensais que c'était mademoiselle...

CORALIE. – Qu'est-ce que c'est que cette tête là ?

GONTRAN. – Et bien c'est ma tête...

CORALIE. – C'est la tête de quelqu'un qui a l'esprit trouble.

GONTRAN. – Mais pas du tout !

CORALIE. – Regarde moi bien.

GONTRAN. – Coralie, enfin, je...

CORALIE. – Gontran.

GONTRAN. – Co-coralie...

CORALIE. – Gontran.

GONTRAN. – Oui... C'est que que... je dois, je dois, je dois-dois... di-dire...

CORALIE. – Tu dois dois di-dire quoi-quoi à qui-qui ?

GONTRAN. – À ma-mademoiselle...

CORALIE. – À ma-mademoiselle...

GONTRAN. – Qu'elle doit-doit...

CORALIE. – Qu'elle doit-doit..

GONTRAN. – Se ma-ma...

CORALIE. – Se ma-ma... ?

GONTRAN. – Se marier.

CORALIE. – Ah ! Mais ça elle le sait-sait... elle veut pa-pa. Pas. Enfin, elle veut pas se marier.

GONTRAN. – Demain.

CORALIE. – Quoi ?

GONTRAN. – Son fiancé arrive, demain c'est... Lui là.

Gontran montre les lettres. Jeu d'attrape.

CORALIE. – Donne-moi ça !

GONTRAN. – Je ne peux pas. Monsieur m'a confié une mission !

CORALIE. – Se marier ! Et se marier demain, c'est la meilleure !

GONTRAN. – Non.

CORALIE. – Comment non ?

GONTRAN. – C'est pas la meilleure, non.

CORALIE. – Alors, parle donc !

GONTRAN. – Il est Allemand !

CORALIE. – Quoi ?

GONTRAN. – Et négociant. Tiens. (*Il lui donne tout.*) Après tout, tu lui diras toi-même !

SCÈNE 4

Même lieu.

ÉLÉONORE. – Coralie, tu es là ! Et bien ? Que t'arrive t-il ?

CORALIE. – À moi ? Rien.

ÉLÉONORE. – C'est Gontran ? Qu'est-ce que tu lui as encore fait ?

CORALIE. – À lui ? Rien.

ÉLÉONORE. – Et bien dis-moi ! Je m'ennuis à périr... Papa ne veut pas de moi sur le site des squelettes de Néandertal ! Et pourtant ! Il confondrait un squelette de chien avec un diplodocus ! Quel ennui. Dis-moi quelque chose de nouveau, d'excitant !

CORALIE. – Vous allez vous marier.

ÉLÉONORE. – Quelle nouvelle ! Je le sais bien... Mais pour l'instant, j'ai réussi à m'y soustraire. Je ne suis pas mécontente d'ailleurs de mes petits stratagèmes... Dis-moi quelque chose de nouveau, de vraiment nouveau...

CORALIE. – Dans quinze jours !

ÉLÉONORE. – Et bien quoi, dans quinze jours ?

CORALIE. – Vous vous mariez, dans quinze jours !

Coralie tend les lettres à Éléonore.

ÉLÉONORE. – Quoi ? Mais quelle horreur ! Ça n'est pas possible ! Et mon père a conclu le mariage sans m'en avertir ! Coralie, ma vie ne peut pas être pire !

CORALIE. – Si.

ÉLÉONORE. – Comment, si ?

CORALIE. – Il est Allemand... Et négociant.

Éléonore pousse un cri de rage. Elle sort, suivie par Coralie.

SCÈNE 5

Même lieu.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Alors, tu as compris ?

GONTRAN. – Oui monsieur, quand Herr Von Weber se présente, je le fais passer par les caves pour rejoindre le site des fouilles.

La tête de Coralie apparaît, on voit qu'elle écoute.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Oui, c'est cela. Tu comprends, je préfère lui montrer d'abord toutes sortes de choses intéressantes, avant...

GONTRAN. – Avant... Votre fille ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Mais non enfin ! Ma fille est très intéressante, et brillante. Trop même, peut-être... Mais enfin... Tu dis qu'elle n'a pas mal prit l'annonce de son mariage ?

GONTRAN. – Je ne l'ai pas entendu crier plus d'un quart d'heure en tout cas !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Tant mieux, tant mieux... Bien, je retourne à mes fouilles... Il semblerait qu'il y ait un site exceptionnel, là-dessous !

GONTRAN. – Bien monsieur.

Ils sortent.

CORALIE. – Ah ! Le foie jaune ! Et dire que je l'ai laissé m'embrasser !

ÉLÉONORE. – Papa ?

CORALIE. – Mais non, Gontran ! Votre père, c'est plus... Enfin bref !

ÉLÉONORE. – Qu'allons-nous faire ?

CORALIE. – N'est-ce pas une voiture allemande que je vois ? En tout cas, c'est pas de chez nous ! C'est sûrement lui. C'est bien connu, les Allemands sont toujours en avance !

ÉLÉONORE. – C'est parfait. Alors, voilà ce que tu vas faire.

Eléonore chuchote.

CORALIE. – Vous êtes un diable !

SCÈNE 6

Dans les caves.

OTTO VON WEBER. – Vous êtes certaine ?

CORALIE. – Oui, monsieur.

OTTO VON WEBER. – Mademoiselle veut faire ma connaissance séance-tenante...Dans les caves ?

CORALIE. – Oui, monsieur.

OTTO VON WEBER. – Mais n'est-ce pas...Comment dites-vous déjà...Déplacé ?

CORALIE. – Oh, ben non monsieur, les Françaises sont comme ça... Aventureuses.

OTTO VON WEBER. – Ja ! Et bien quand elle sera ma femme, cela se passera autrement ! Kirche küche kindern ! Ça filera droit !

CORALIE. – Oui, monsieur... Ah, voilà que je l'entends. C'est par là... Tout droit... Voyez, on l'aperçoit. Bon, ben, je vous laisse.

OTTO VON WEBER. – Attends... Tu t'en vas ?

CORALIE. – Ben oui... Monsieur a peur du noir ?

OTTO VON WEBER. – Mais non, sotte que tu es ! Donne-moi ça, et file ! (*Coralie sort.*) Dès que je suis marié, je renvoie cette péronnelle !

Apparaissent Coralie et Éléonore dans un coin en avant-scène.

ÉLÉONORE. – D'après mes plans, nous avons rejoint les caves de l'Avenue de Champagne... 110 kilomètres⁽¹⁾. Rien que pour lui... Comme nous sommes dimanche, personne ne travaille... Il en a pour des heures à sortir. Plus compliqué de s'échapper d'ici que des pyramides !

CORALIE. – Bien fait ! Ça lui apprendra à vouloir me remercier !

SCÈNE 7

Au salon.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je suis étonné tout de même... Aucune nouvelle... Nous l'attendions hier, et il est déjà 12 heures...

ÉLÉONORE. – Ne vous inquiétez pas, mon cher papa... Il a sûrement été retardé... Les routes sont mauvaises... Et le temps !

CORALIE. – Ah, le temps...

ÉLÉONORE. – Oui, le temps...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Et bien quoi, le temps ?

CORALIE. – Le temps... Pfff...

ÉLÉONORE. – Le temps est à la pluie.

CORALIE. – la pluie... Houlala...

1. – Véridique, NDLR.

ÉLÉONORE. – Oui...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah bon... Je n'entends pas qu'il pleut...

ÉLÉONORE. – Il bruine.

CORALIE. – Oui, il bruine...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je vous crois. En tout cas, ma chère fille, sache que je suis très content que tu aies accepté si facilement ce mariage ! Moi qui m'attendais à des cris et des tempêtes de pleurs, je te vois parfaitement raisonnable. Tu fais la fierté de ton vieux père !

ÉLÉONORE. – Comment refuser papa ? Un Allemand... négociant !

CORALIE. – Qui ne rêve pas d'épouser un Allemand ?

ÉLÉONORE. – Absolument... Tiens, il pleut.

CORALIE. – Ah oui... Déjà 13 heures...

ÉLÉONORE. – Comme le temps passe...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Oui, le temps passe, le temps est à la pluie... J'ai un mauvais pressentiment.

ÉLÉONORE. – Vraiment ? C'est le temps...

CORALIE. – Oui... Toute cette pluie...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Bon, je me retire pour ma sieste. Je n'ai pas faim... Fais moi savoir s'il arrive.

ÉLÉONORE. – Bien sûr, mon cher papa...

Il sort. Coralie et Éléonore hurlent de rire.

ÉLÉONORE. – Le temps est à la pluie... Ah mon dieu ! J'ai cru ne pas tenir ...

CORALIE. – Allons mademoiselle, il faut fêter cela.. Je vais nous chercher une bouteille !

ÉLÉONORE. – Tu as raison ! (*Prenant un cahier.*) Alors, où en étais-je ? Ah oui, le site des fouilles archéologiques de Dizy ne se cantonne pas à la période de Néandertal, il aurait également été un site gallo-romain. Des lacrymatoires de l'époque gallo-romaine ont d'ailleurs été retrouvé au site dit « De la grange ».

CORALIE. – Mademoiselle !

ÉLÉONORE. – Quoi, que se passe t-il ?

CORALIE. – C'est affreux ! Il est... Il est tout raide.

ÉLÉONORE. – Qui ?

CORALIE. – Ben l'Allemand ! Enfin, le fiancé de mademoiselle.

ÉLÉONORE. – Je n'entends rien à ce que tu dis.

CORALIE. – Eh ben, je file à la cave pour nous trouver une bonne bouteille et voilà je me heurte à une espèce de statue !

ÉLÉONORE. – Oui, la statue de Don Pérignon ! Nous l'avons faite installer tantôt. Tu as eu peur ?

CORALIE. – Mais non mademoiselle, c'est pas Don Pérignon, c'est Von Weber ! Frigorifié, gelé, tout bleu ! Statufié au beau milieu des caves !

ÉLÉONORE. – Seigneur ! Je ne veux pas l'épouser, mais je ne veux pas sa mort ! Vite, allons à son secours !

CORALIE. – Oui ! Je prends de l'alcool pour le frictionner, et couvrez-vous, il fait froid !

SCÈNE 8

Dans les caves.

ÉLÉONORE. – Ah le malheureux !

CORALIE. – Et oui, tout bleu, je vous avais pas menti !

ÉLÉONORE. – Comment faire ?

Elle essaie de le déplacer sans y arriver.

CORALIE. – C'est qu'il est lourd ! Bon, on va déjà essayer de le réanimer. (*Coralie arrache le pantalon et Éléonore enlève la veste et la chemise* ⁽²⁾.) Parlez-lui pendant que je frictionne.

Éléonore a mis le manteau sur Otto.

ÉLÉONORE. – Voilà, vous allez vite avoir chaud. Vous m'entendez, Otto ?

OTTO VON WEBER. – Ach ! Ach !

CORALIE. – Que dit-il ?

ÉLÉONORE. – Je ne sais pas... C'est guttural... Même pour de l'allemand...

2. – Les vêtement seront truqués, NDLR.

OTTO VON WEBER. – Ich werde ein imperium aus ziegeln aufbauen !

ÉLÉONORE. – Il parle de la briqueterie, je crois...

CORALIE. – Nous n'y arriverons pas ainsi. Allons chercher le fauteuil à roulette de votre tante !

ÉLÉONORE. – Bonne idée. Mais nous le laissons ainsi ?

CORALIE. – Il n'y en a pas pour longtemps ! Vite !

SCÈNE 9

De retour dans le bureau.

ÉLÉONORE. – Alors, des couvertures, le fauteuil, le réchaud.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah !

ÉLÉONORE. – Ah !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Éléonore, c'est extraordinaire !

ÉLÉONORE. – Quoi donc ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Un miracle ! Un miracle inouï.

ÉLÉONORE. – Papa, vous me faites peur.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je... J'étais à la sieste et, le sommeil ne venant pas, me vient l'idée de boire une coupette pour me détendre.

CORALIE. – C'est une bonne médecine, ça !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Et voilà que... Assez éloigné du premier site des fouilles... Un... Je n'ose le dire... C'est un miracle !

ÉLÉONORE. – Allons, papa !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Un homme ! Un homme au milieu de la cave !

ÉLÉONORE. – Un homme...

CORALIE. – Pas de quoi vous mettre dans un état pareil !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Non, tu ne comprends pas... Un homme de Néandertal ! Couvert de peau de bête !

CORALIE, *en exagérant la surprise.* – Ça alors !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je m'approche et... Je ne sais... La lumière... Voilà qu'il revient à la vie et s'écrie...

CORALIE. – Et s'écrie...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – « Ach ! Ach ! Helfen ! »

CORALIE. – « Hel... fen » ?

ÉLÉONORE, *à Coralie, discrètement.* – Au secours !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je ne suis sûr qu'il aura été dérangé par les fouilles et ce temps, ce temps à la pluie, à l'orage, la foudre... Laura réveillé... Comme la créature de Frankenstein ! Ah mon dieu ! Quelle découverte ! Quel miracle ! Vite vite, Gontran !

Entre Gontran qui tire Otto sur un diable.

ÉLÉONORE. – Mais, mon cher papa...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Plus tard, Éléonore, plus tard ! Coralie, sois gentille, apporte cette machine ici, nous allons le brancher.

CORALIE. – Monsieur, n'est-ce pas un peu rapide ? Je veux dire, ce Néandertalien a tout l'air d'être entre la vie et la mort... Ne vaudrait-il pas mieux attendre le docteur Planchu avant de lui administrer un quelconque traitement ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Foutaise ma jeune amie, je sais encore ce que je fais ! Gontran ? Lecture du manuel je vous prie !

GONTRAN, d'une voie monocorde. – « L'électrothérapie ou l'électrocution thérapeutique a pour vocation de rendre au patient l'usage de ses membres, sa tête ou des deux à la fois. Cette méthode agit parfaitement en cas de noyade, de désarçonnade, de chute sévère des cheveux, de... »

ÉLÉONORE, chuchotant. – Herr Weber, vous m'entendez ? Je suis navrée de cette farce stupide... Je vais vous sortir de là !

OTTO VON WEBER. – Ach, espèce de goule démoniaque ! Attendez que je sois seulement sur pied ! Je vous ferai rendre gorge pour chaque insulte fait à mon orgueil !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Que dit-il ?

Pendant ce temps, Aignan s'habille.

ÉLÉONORE. – Il dit... Comment voulez-vous que nous le sachions? On ne parle pas néandertalien!

GONTRAN. – « Elle redresse les doigts de pied, défrise les cheveux, soigne les rages de dents... »

ÉLÉONORE. – Il va falloir se montrer raisonnable, Herr Weber. Vous n'êtes pas en position de menacer.

OTTO VON WEBER. – Attendez un peu que nous soyons mariés! Vous ne sortirez de la cuisine que pour vous rendre à la messe!

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Allons, où ai-je mis ces gants?

CORALIE. – En attendant, j'installe la gégène.

GONTRAN. – « De durillon, de schizophrénie, de dyspraxie... »

ÉLÉONORE. – Dans quelques secondes, mon père va enclencher le bouton électrique et je ne pourrais rien pour vous...

OTTO VON WEBER. – Et vous ne sortirez de l'église que pour vous rendre à la nurserie où vous vous occuperez de la douzaine d'héritiers mâles que vous aurez pondus!

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Je l'entends râler... Ne vous inquiétez pas, vous serez bientôt décongelé!

CORALIE. – C'est pas sûr, s'il continu comme ça...

GONTRAN. – « De l'apoplexie, de la dysorthographie, de la tauromachie... »

ÉLÉONORE. – Quel avenir radieux ! Décidément, vous savez parler aux femmes...

OTTO VON WEBER. – Faites la maligne, va ! Détachez moi tout de suite ! Ich werde dir die augen ausreiBen und sie dem hund vorwerfen !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Gontran, allons, cesse. Je ne te demande pas à quoi cela sert, mais comment cela fonctionne !

CORALIE. – Allons, c'est écrit là, en petit.

GONTRAN. – Ah oui. Appuyer sur le bouton.

Éléonore & Otto Von Weber

Non ! Nein !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah oui, voilà le bouton !

Les plomb sautent. La lumière revient : on découvre Otto couvert de suie et les cheveux en bataille.

GUNTER, entrant. – Ah mon pauvre maître ! Que lui avez-vous fait ?

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Son maître ?

GUNTER. – Oui, mon maître ! Otto Von Weber ! Qui vient épouser mademoiselle ! Plus de nouvelle depuis que je l'ai déposé tantôt devant votre porte !

AIGNAN DUROND-PATAPON. – C'est une méprise, une regrettable méprise... Enfin je pensais... Que c'était... Qu'allons-nous faire ? Ah mon dieu ! Je vais aller en prison ! Moi ! Torturer un homme !

ÉLÉONORE. – Mon petit papa! Laisser-moi faire. Monsieur...heu ...

GUNTER. – Gunter.

ÉLÉONORE. – Gunter, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans cette maison. Malgré les apparences, ce n'est pas ce que vous croyez... Votre maître souffre de... Panaris, et mon père, spécialiste de l'électrothérapie, aura voulu lui rendre le service de le soigner. Tout s'est bien passé, comme vous pouvez le constater. Coralie va vous accompagner à l'office, vous devez être affamé. Nous nous reverrons tantôt, le mariage est avancé à ce soir.

CORALIE. – Si vous voulez bien me suivre, jeune homme... Une petite coupette, cela vous dit ?

GUNTER. – Je... Euh... Oui... Pardon... Une méprise... J'ai cru... Un panaris vraiment?

CORALIE, depuis la coulisse. – Oui... Une méprise, naturellement... C'est bien compréhensible. Ah, bonjour docteur Planchu... Je vais voir si monsieur peut vous recevoir.

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Le docteur! Le docteur est là... Un spécialiste mondial de la période de Néandertal... Je vais me ridiculiser.

ÉLÉONORE. – Mais non, mon cher papa... Dites-lui que la créature s'est... s'est ... échappée!

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Comme dans Frankenstein!

ÉLÉONORE. – Exactement!

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Que tu es maligne, un prodige d'esprit ! Mais pour le mariage, tu es sûre ? Il n'a pas l'air très... En forme.

ÉLÉONORE. – Ce mari est parfaitement à mon goût...

AIGNAN DUROND-PATAPON. – Ah ? Ah bon... Bien ! (*Sor-tant.*) Mon cher docteur ! Hélas, il s'est enfui ! Comment ? Oui, je fais donner son signalement... Un cas fascinant...

CORALIE. – Vous êtes sûr que vous allez épouser... Ça ?

ÉLÉONORE. – Certaine... Je ne trouverai jamais un aussi bon mari....

CORALIE. – Vraiment ?

ÉLÉONORE. – Oui, regarde ! (*S'adressant à Otto.*) Mon cher mari... Je m'ennuie... Je vais prendre quelques mille livres et partir avec des amis sur la côte normande...

OTTO VON WEBER. – Das telefon klingelt.

ÉLÉONORE. – Et puis je trouve votre façon de diriger votre entreprise... Très aggressive... Dominer, toujours dominer... Votre petit côté allemand, sans doute. Je vais augmenter tous vos employés et prendre la direction de Heidsikappfelrodrerdeutz. Va falloir cesser d'ennuyer les vignerons indépendants !

OTTO VON WEBER. – Rolf und Gisla spielen im garten.

ÉLÉONORE. – Ah oui, et tenez-vous prêt, nous partons pour l'Égypte dès ce soir, après notre mariage. J'ai toujours voulu explorer les pyramides... Qu'en dites-vous, mein kleine zuckerka-ramell ?

OTTO, *après un temps et en regardant le public.* — Ich liebe
wurst!

NOIR.

DA4P

